

DIMENSIONS

DIGESTE ÉCLAIR

**Dictionnaire du syndicalisme
avec Michel Chartrand**

•
Entrevue avec Georges Dor

•
L'Amérique brûle

•
**Non au monopole de
la presse**



Des aliénés et des autres

Jean-Claude Germain, "Le metteur en scène malgré lui", Dimensions, Vol. VI, avril 1969, p. 7 à 13.

Ce mois-ci, nous publions un texte important d'Yves Michaud, député à l'Assemblée nationale. Ce texte dénonce la concentration de la presse, dénonce ce monopole qu'un groupe financier du nom significatif de Power Corporation est en train d'établir solidement au Québec. Ce phénomène est pour nous d'une importance capitale: une presse aliénée est symptomatique d'un état d'esprit collectif fort inquiétant. Aucun peuple digne, aucune nation fière ne peut accepter la domination étrangère (or qu'est-ce donc que Power Corporation sinon la menace de barbares hordes anglaises qui, sous les masques de marionnettes des Messieurs Paul Desmarais et Jacques Francoeur, tentent de nous réduire à l'esclavage d'une information tendancieuse, fautive et de parti pris?) Aucun peuple, aucune nation ne peut se permettre de se faire rouler ainsi, sans risquer de tout perdre. Que deviendrons-nous, nous Québécois qui ne possédons déjà que des miettes? Mais il y a pire encore. La presse québécoise est déjà une presse aliénée. Enchaînée à ses Maîtres exigeants que sont ses commanditaires. Tentez l'expérience: faites une presse libre. Qu'arrive-t-il? Les distributeurs ne veulent plus vous distribuer. Les marchands ne veulent plus vous vendre. Les annonceurs vous menacent. Car l'argent des autres est roi au pays des cassés. Votre presse libre n'a pas besoin d'être extrémiste au Québec: il lui offrit d'être québécoise pour qu'on veuille lui casser les reins. Et les Québécois d'expression française n'y sont pas pour rien dans cette guerre! Demandez, par exemple, aux journalistes du Devoir ce à quoi les oblige Monsieur Claude Ryan. Demandez aux critiques littéraires du Devoir s'ils n'ont pas reçu l'ordre de ne jamais toucher aux livres qui, pour ne citer qu'un cas, mettent en cause la politique québécoise. Demandez aux critiques littéraires du Devoir pourquoi ils n'ont pas parlé de "Je conteste" d'Yves Michaud et pourquoi ils ont parlé de Michèle Richard. Ah! combien d'autres exemples pourraient être cités, au Devoir comme ailleurs. Notre presse est une presse aliénée qui ne peut dire non à la Puissance et à l'Argent. Mais le Peuple? Le Peuple ne peut-il donc rien changer à cela, lui qui achète les journaux? Quand le Devoir coiffe certains de ses articles les plus représentatifs du peuple québécois de "Libres propos" par opposition à ceux, moins libres de ses éditoriaux, on peut se poser la question: où est le véritable danger? Est-il à Power Corporation ou ailleurs? Dans le même ordre d'idée, on peut se demander comment il se fait qu'aucun journal encore ne se soit attelé au char de la souveraineté québécoise. La réponse, évidemment, est bien facile à trouver: ce journal serait écrasé par des forces qu'il n'est pas besoin de nommer. Et ce journal, acculé au pied du mur, n'aurait (on peut le prédire) à peu près pas d'appuis dans la société québécoise habituée au désespoir de sa servitude. Car rien n'aide l'esclavage comme l'esclave qui ne fait que rêver à Spartacus, au lieu de l'être.

V. Lévy Beaulieu.

SOMMAIRE

NOS CHRONIQUES

TELEVISION: D'abord un important message de notre commanditaire, ou comment passer un mois à l'écoute du canal Dix, par Jacques Larue-Langlois	4
* THEATRE: Le metteur en scène malgré lui, pièce-interview en un acte, précédée d'un prologue, par Jean-Claude Germain, avec photos d'"ambiance"	7
CINEMA: La chanson du démorçage: qu'arrive-t-il quand les vedettes du cinéma "font des descentes dans la rue"? par Michel Garneau	13
LIVRES D'ICI: De la fiction à l'affliction. La critique d'une histoire qui n'est pas sortie de son oeuf, et des miettes, par V.-Lévy Beaulieu	15
HUMOUR: Le sommeil passionné d'Eteignoir Piètre. (Pour les fous), par J.-C. Germain	18
POESIE: Une vie extraordinaire. Notes sur 5 poètes, par Jean-Guy Pilon	20
NOS REPORTAGES - DOCUMENTS	
MENACE SUR LE QUEBEC: Yves Michaud dénonce Power Corporation	24
GEORGES DOR: ou l'engagement du chansonnier québécois; interview par Jacques Dupire	34
LES NOIRS d'ici entreprennent la lutte pour leur libération! par Jacques Larue-Langlois	41
ISRAEL, pourquoi pas? Chronique touristique, par Jean-Guy Pilon	48
MARCELLA Saint-Amant, la rivale numéro un de "La Bujold", par J.-C. Germain	50
PETIT DICTIONNAIRE politique et critique du parti ouvrier québécois, par Michel Chartrand, avec des illustrations de Jean Bertrand	56
LE TEXTE DU MOIS	
L'AMERIQUE BRULE. L'essentiel du livre explosif de James Hepburn sur les Etats-Unis d'Amérique	65
LES MIETTES	
Vous êtes-vous abonné à DIMENSIONS?	23
Mots croisés ("des livres comme prix")	94
Opération Cosmos	95

VOL. VI

No 4

DIMENSIONS

EDITEURS ET DISTRIBUTEURS :
Les Distributions Eclair Limitée

ADMINISTRATEUR :
Berthold Brisebois

DIRECTEUR :
V.-Lévy Beaulieu

CONCEPTION GRAPHIQUE :
Yves Thibault

CORRECTEUR :
Eugénio Pilote

DIRECTEUR DE LA PUBLICITE :
Marc Legault,
8320, place de Lorraine,
Ville d'Anjou 437, Qué.
353-6060

Représentant à Toronto :
George R. Lamont,
935, Avenue Road, suite 3,
Toronto 7, Ontario
489-4284

CHEF DU TIRAGE :
Yvan Ouellette

SECRETARIAT :
Ghisloine Legris

ABONNEMENT :
Un an (12 numéros) : \$6.00
6 mois (6 numéros) \$3.00
Prix l'exemplaire : 50¢

Prière de spécifier sur l'enveloppe :
Service des abonnements
ADRESSE ET TELEPHONE :
8320, place de Lorraine,
Ville d'Anjou 437, Qué.
353-6060*

Courrier de la
deuxième classe.
Enregistrement no 1328.

Imprimé aux ateliers de
l'Imprimerie Nationale,
Joliette, Qué.

Non...Non... Ce n'est pas ce que vous pensez...

C'est un whisky, un vrai RYE whisky.
Le whisky clair Canadien par McGuinness.
Complètement vieilli dans des fûts de chêne,
distillé quatre fois et filtré trois fois, pour
lui donner son superbe velouté et son
unique clarté.

Si doux, qu'on l'appelle le "whisky
luncheon". Essayez-le et voyez clair.



288A

Distillé au Canada par

McGuinness Distillers Ltd. Le seul distilleur 100% Canadien.

**LA PAROLE EST A NOTRE COMMANDITAIRE
DE LA SEMAINE PROCHAINE...**

C'est à "Toute la ville en parle" que j'ai eu le bonheur de connaître Mlle Moran. Voilà un petit quart d'heure qui passe vite. Les futilités y sont nombreuses et bien montées ce qui permet de les avaler plus facilement. André Robert et Edouard Rémy font les frais de ces quinze minutes hebdomadaires, espèce de carnet mondain éclair du monde du spectacle. Je me répète: on n'y dit rien, mais on le dit vite, alors on ne s'ennuie pas. C'est toujours ça de pris.

**UN MOT SEULEMENT DE NOTRE
COMMANDITAIRE DU MOIS PROCHAIN...**

Un de ces soirs de février — je ne saurais dire lequel — nous avons eu droit à un trente minutes consacré à Mireille, la grande Mireille, sous le titre "L'âme des poètes". Une bonne demi-heure. Pas télé-générique pour deux sons, mais une émission à écouter, comme on écoute la radio, distraitement, en lisant peut-être, pour n'entendre, dans le fond, que ce qui retient notre attention, que ce qui nous plaît. Ici, il fallait ne pas entendre Yoland Guérard débiter platement un texte conventionnel et anodin, mais il fallait à tout prix s'arrêter, écouter et regarder Marylène chanter Mireille avec la juste mesure naïve qui caractérise Mireille, par ailleurs si mal servie par les (soyez belles et taisez-vous!) Miladies.

**LA SEMAINE PROCHAINE, CETTE RUBRIQUE
SERA PRESENTÉE PAR...**

Un autre jeudi... le même Réal Giguère. Une autre forme du même pseudoquizz à participation de vedettes: "Vrai de vrai". La formule est une trouvaille. Rafa joue bien le jeu. Malouin prend un peu trop de place devant la partenaire du public qu'il est censé aider. Giguère est à l'aise. Ça marche rondement. Ça coulerait même, si ce n'était des multiples coupures commerciales. Mais au fond (les commerciaux nous ont donné le temps de réfléchir) c'est un jeu bête qui fait perdre une demi-heure si irrévocablement... Voilà le mot lâché: le canal Dix vous fait perdre un nombre infini d'heures et de demi-heures avec une aisance remarquable. C'est un véritable piège car on s'y ennuit à la vérité beaucoup moins qu'au Deux et on n'a donc beaucoup moins envie d'éteindre l'appareil. Résultat: abrutissement systématique, surtout via les commerciaux, en général épouvantablement mal faits et, de toutes façons, tellement abondants qu'il devrait être possible de hurler ses protestations véhémentes à l'endroit de ceux qui participent à une pénétration immorale des individus, au viol des consciences.

Jacques LARUE-LANGLOIS

AVEZ-VOUS LU "LIBERTÉ" ?

Le dernier numéro de la revue LIBERTÉ vient de paraître. Au sommaire: Refus global, vingt ans après, par Adèle Lauzon; des poèmes de Léonard Forest et de Jean-Guy Pilon; le scénario original de Kid Sentiment de Jacques Godbout; des extraits de La famille du roman scié, roman à paraître de V.-Lévy Beaulieu. Du dernier numéro de LIBERTÉ, Réginald Martel de LA PRESSE a écrit: "La revue Liberté est une revue spéciale: ses numéros sont généralement presque entièrement bons ou presque entièrement suintants du plus dégoulinant ennui. Le petit dernier tombe carrément dans la première catégorie. J'ai surtout apprécié les extraits d'un roman à paraître de Victor-Lévy Beaulieu, la Famille du roman scié. Le titre me paraît ridicule (il est temps de déducharmiser les titres), mais les extraits que j'ai lus me paraissent révéler un très grand progrès chez l'auteur des "Mémoires d'outre-tonneau"."

Daniel CHABOT

THEATRE

**LE METTEUR EN SCENE
MALGRE LUI**

Pièce-interview en un acte, précédée d'un prologue.

par Jean-Claude GERMAIN

Personnage GERMAIN: peintre, sculpteur et décorateur de théâtre. Il est âgé de 27 ans. Il entrera en scène vêtu d'une authentique vareuse de colonel. L'action se passe à Décorville.	Quand la pièce est triste, tout est peint en gris Quand elle est légère, c'est une vraie bonbonnière S'il n'y a plus de magie, plus de mystère Plus de surprises, fini le spectacle, mort le théâtre Je m'ennuie des chevaux de bois des Walkyries Je voudrais tant les revoir traverser la scène sur leurs rails Trois fois de suite, comme dans le temps de Wagner.
Prologue. LA COMPLAINTÉ DE GERMAIN LE DECORATEUR Le théâtre a beau changer de nom, c'est toujours le même décor.	

ACTE I

Germain, au public. — La plupart des décorateurs peuvent distinguer la côté court du côté jardin. Personnellement, je n'ai jamais pu faire la différence entre un proscénium et un podium. En général, les décorateurs ont reçu la même formation que les comédiens. C'est leur gros problème. Ils cherchent leur inspiration au théâtre quand ce n'est pas au théâtre qu'il faut chercher. Pour le Chemin du Roy, j'ai emprunté mes costumes au hockey. Cinquante joueurs de football sur une scène, c'est théâtral. Tout peut devenir théâtral. On n'a qu'à changer le contexte.

Pour moi, le California Marching Band qui parvient à représenter un aigle américain battant des ailes sur la piste du Super Bowl, c'est plus important que Jean-Louis Barrault. Les choses extérieures à un spectacle m'ont toujours plus influencé que le spectacle lui-même qui n'est qu'un résultat. Le décor que j'ai fait il y a deux semaines n'est pas plus important que celui que je ferai dans deux mois. J'ai appris beaucoup plus en travaillant par exemple aux verreries de Sèvres ou à l'Expo qu'en travaillant au théâtre. Des choses qui m'ont amené à faire des décors.

Le public — ???

Germain, il profite de cette diversion pour se présenter. — Je suis entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1958. L'année d'après ça ne fonctionnait déjà plus. J'ai continué à faire de la peinture et en 1959-60, j'ai présenté ma première exposition solo au Chat Noir en même temps que Claude Léveillé qui y donnait son premier récital. Des grosses formes rouges influencées par les toiles de Wols, de Riopelle et de certains Américains.

Peu de temps après, je rencontrais la mère Janou Saint-Denis et je faisais mon premier décor de théâtre pour Les Coeurs propres, une pièce de Lucien Boyer qui a été jouée à l'Orphéum. C'était loin d'être extraordinaire. Mais avec cette pièce-là — la première que je lisais, — j'ai découvert la magie du théâtre. Une magie bien plus fascinante à mon avis



Son premier képi
et son premier fusil
mitrailleur...



Il avait déjà le goût de partir... (marin)

que celle du cinéma. Au Festival d'Art dramatique de 1961, j'ai décroché le prix du meilleur décorateur pour **Jaïre** de Chelderode et on m'a décerné une bourse de \$3,000. Je suis parti pour l'Europe.

Le chœur — Il est parti dans l'Europe.

Germain — A Paris, j'ai étudié au Centre français du théâtre avec Yves Bonnat. Un bonhomme qui m'épatait. Il nous traînait dans des endroits invraisemblables. Je me souviens entre autres d'une visite dans la boutique poussiéreuse d'un vieux perruquier juif: le théâtre était là. Bonnat ne donnait pas des cours théoriques mais pratiques. Tout de suite, j'ai été son assistant. C'était un bon vivant. Tout ce qu'il nous demandait: être enthousiaste et travailler. Jamais il ne nous a demandé de rendre des comptes.

Le chœur: VIVE BONNAT!

Germain — En même temps que je travaillais au Centre français, je suivais les cours de l'Université du Théâtre des Nations, où j'avais dû m'inscrire pour obtenir ma bourse. Je suis diplômé de l'U. de T.N. Un diplôme que je me suis fait un plaisir de leur lancer à la figure. Ils nous traitaient comme des mômes. Moi, j'avais 18 ans, mais la plupart des autres élèves avaient dix ou quinze ans de métier de théâtre derrière eux. L'Université refusait de nous donner un cours sur Antonin Artaud, sous le prétexte que nous n'étions pas encore prêts. Côté pratique, on devait assister à tous les spectacles présentés au Théâtre des Nations. Ça m'a permis de voir jouer une bonne partie des troupes qui sont venues à Montréal en 1967, pendant le Festival Mondial.

Je peignais également beaucoup et j'ai même fait une exposition de mes toiles dans une laverie automatique avec un Allemand et une Suisse. La propriétaire de la laverie, une bonne femme, s'intéressait à la peinture. A Paris, j'ai rencontré le père Tardieu et j'ai dessiné les maquettes et le plan d'éclairage pour **l'A.B.C. de notre vie** qui a remporté tous les prix du Festival d'art dramatique de 1962. Toulouse avait construit les décors pour moi à Montréal où je suis revenu en 1963.

Le chœur — Il n'avait plus le sou.

Germain — En rentrant, j'ai travaillé à l'Egrégore dans la magnifique "trappe à rats" de la rue Clarke où j'ai créé un décor pour **Naïves Hirondelles**. Toujours en 1963, j'ai présenté **Pour en finir avec le Jugement de Dieu** d'Antonin Artaud, ma première mise en scène. Pour ce spectacle Artaud, j'ai refusé d'utiliser des comédiens. Je n'ai aucune disposition pour la mise en scène et je suis incapable de faire évoluer des personnages. Mon apport au théâtre est celui d'un peintre qui a l'expérience des techniques de la peinture et qui voudrait faire profiter le théâtre de tous ces moyens. Dans les écoles, on n'insiste pas assez sur Appia (1888) et sur Craig (1905). Non seulement sur eux, mais aussi sur toute la peinture contemporaine. Ce matin, je regardais un tableau de Giorgio di Chirico, 1917, oh! pardon...

Le chœur — Finissons-en avec le jugement.

Germain — Pour le **Jugement de Dieu**, qui aujourd'hui encore reste pour moi une étape importante, j'ai tapissé les murs du théâtre de ouate et j'ai utilisé des mannequins de 10 pieds de haut qui étaient manipulés par cinq ou six personnes qu'on ne voyait pas. J'avais également obtenu la bande sonore originale du Jugement qu'Antonin Artaud a enregistré pour l'O.R.T.F. Dans le Jugement, il n'y avait pas de projections. (Il s'arrête et chante:)

La chanson anti-diapositives

L'image plate ne m'a jamais intéressé,
C'est la solution des merdeux.
Dans Api comme dans Double Jeu,
J'ai protesté contre les projections.
C'est plus facile d'utiliser une image non mobile
Que de la traduire sur une scène en trois dimensions
Les diapositives, c'est de la bébelle.

Le public, il reprend en chœur la dernière phrase — Les diapositives c'est de la bbbbebelllll.

Germain — Je poursuivais une carrière magnifique. Après Artaud, ce furent **Les Violettes** de Schéhadé, toujours à l'Egrégore et ensuite pour le Festival, le décor des **Démoniaques**, une pièce dont je ne me souviens plus du nom de l'auteur tellement elle était mauvaise. Sitôt mon exposition de **Grafittis** à la galerie Delrue terminée, je...

Le chœur: Il est reparti dans l'Europe.

Germain — Pendant mon deuxième séjour en France, je me suis consacré à la peinture et j'ai laissé tomber le théâtre. A l'exception d'une expérience qui m'a permis de travailler avec un homme extraordinaire, Boursellier. Quelques jours avant la générale des deux pièces de Billet-doux, **A la nuit, la nuit** et **Pour Finalie**, qu'il montait pour une troupe de tournée, Boursellier m'a demandé de repenser tout mon décor et de lui en présenter un nouveau deux ou trois jours plus tard. J'ai beaucoup de respect pour lui. Pas tellement à cause de ce qu'il m'a dit mais surtout parce qu'il a vu que mes décors ne collaient pas. C'est plus rare qu'on pense. (Il s'arrête pour expliquer le rôle du metteur en scène au public. Ce passage est très didactique. Plusieurs metteurs en scène envahissent le plateau).

Premier metteur en scène — Tiens Germain, lis cette pièce-là. Tu sais, moi je n'ai rien compris. Occupe-toi du décor et on se reverra le soir de la générale.

Germain, il s'adresse au public pour faire son commentaire. — On ne demande jamais à un décorateur ce qu'il pense d'une pièce. D'ailleurs, même moi qui n'a pas la langue dans sa poche, je n'ose pas le dire. Je ne peux pas me faire l'interprète des autres décorateurs mais je lis les textes et j'en souffre plus qu'autre chose. Qu'est-ce que tu fais une fois que tu as un texte pourri entre les mains? Tu te fous du texte et tu fais de la peinture ou de la sculpture. D'une part, je respecte trop la peinture et la sculpture et de l'autre, j'aime trop le théâtre pour sacrifier l'un à l'autre. Pas question pour moi de faire des abstractions délirantes. Je trouve que les machines qui explosent de Tinguely sont cent fois plus valables que tous ces soi-disants spectacles expérimentaux d'intégration des arts.

Je ne me gêne peut-être pas pour envoyer promener mes contemporains, mais j'ai quand même le souci de respecter le travail des autres. Pour concevoir un décor, il faut gratter dans le texte. Il existe un nombre infini de matériaux pour situer un texte. Et si on ne gratte pas, si on ne touche pas le fond d'un texte, on se retrouve invariablement avec les mêmes éléments de décor. Il faut laisser Stanislavsky dormir tranquille et aller visiter les usines. C'est dans les ateliers que se font les découvertes. Trouver des matériaux, inventer, c'est le boulot du décorateur. Mais s'il ne participe pas à tout ce travail de défrichage que le metteur en scène fait avec ses comédiens, comment peut-il inventer quoi que ce soit?

En tant que créateur, j'ai besoin d'indications et la plupart du temps, on ne m'en donne pas. Les metteurs en scène ne discutent jamais du texte avec les décorateurs. Dès la première rencontre, ça se fait déjà au niveau des praticables.

Lire un texte, assister aux répétitions et aux lectures, c'est ça qui provoque mon imagination. Avoir une idée des déplacements des comédiens quand on pense un décor, c'est énorme. On accepte que la mise en scène se fasse au jour le jour. Pourquoi le décorateur n'aurait-il pas la possibilité de faire des changements en cours de route? Ce serait magnifique de pouvoir monter le décor à la dernière minute.

Deuxième metteur en scène — Bon, tu nous places un canapé à gauche et une porte à droite et tu nous libères le centre de la scène pour qu'on puisse jouer. Pour le reste, fais

Le plus beau jour de sa vie... (communion)



ce que tu veux. Avant de partir, tu me feras la plantation des décors pour qu'on puisse répéter.

Germain — Un décor c'est un environnement. Un cadre. C'est aussi un climat. Quand tu as donné au metteur en scène "des possibilités de jeu", c'est-à-dire que tu as libéré le centre de la scène, ça te coupe pratiquement tous les ponts, il ne reste aucune possibilité de création.

La plantation des objets c'est-à-dire leur disposition dans un espace scénique est à mon avis une chose capitale. On ne circule pas dans du Tennessee Williams comme partout ailleurs. Je conçois parfaitement que dans une pièce de Williams, les comédiens soient obligés de longer les murs et de contourner les fauteuils. Le problème, c'est que si j'analyse le texte dans ce sens-là, je pense mise en scène et je me retrouve dans la même impasse. Si en plus je suis obligé de voir un texte avec les oeillères d'une personne qui ne voit rien, je ne m'en sors plus.

Pour les metteurs en scène, le décorateur est créateur quand il leur donne un fauteuil en fibre de verre au lieu d'un fauteuil en peluche. Mais c'est toujours un fauteuil. Et il est toujours à la même place sur la scène, même s'il est en fibre de verre. D'ailleurs ça ne sert à rien d'utiliser du plastique pour faire une murale comme l'a fait Mousseau si c'est pour refaire les Nymphéas de Monet. Il faut tout repenser à partir du potentiel de création des nouveaux matériaux. A l'heure actuelle, les menuisiers jouent un rôle presque aussi important que le décorateur. Si on continue à faire le même boulot, mieux vaut devenir contremaître.

Troisième metteur en scène — Fais-moi donc un décor très moderne pour notre prochain spectacle, un Molière.

Germain — C'est malheureusement le cas, mais parmi les décorateurs, je suis considéré comme étant le MODERNE. Je suis bien d'accord qu'il faut refaire le théâtre, mais pas le refaire à partir de Molière. C'est là le problème.

Ceci dit, quand on me demande un décor d'époque, je m'intéresse à l'époque, je me documente. Mais je fonctionne en tant qu'inventeur. Pour moi, l'époque c'est un instrument. Le costume de Scapin peut avoir la même coupe et être taillé dans du polythène. Ce qui compte c'est le fond, l'ossature des choses. L'époque telle que nous la voyons. Autrement, je ferais mieux de m'inscrire à une association d'historiographes et m'en aller travailler dans un musée. On peut monter un pièce de 1840 sans être obligé de se replonger en 1840. Si un décor n'a aucune relation avec le temps actuel, mieux vaut se tirer une balle dans la tête. (Fin de l'intermède didactique. Il reprend son discours où il l'avait laissé).

Germain — A cette époque-là j'étais plongé dans la peinture. La Galerie Paul Fchetti m'a pris en charge et en 1965 elle organisait ma première exposition solo à Paris. Je me dirigeais vers une bonne géométrie. Une géométrie sentie comme celle de Frank Stella ou de Kenneth Nolan.

Pour gagner ma croûte, je faisais des craies sur les trottoirs. Place du Tertre, mes goélettes, mes fous de Bassan et mes **Rocher Percé** avaient beaucoup de succès. Surtout auprès des Portugais et des Espagnols. J'ai essayé de faire des **Sacré-Coeur sous la neige** — j'étais influencé par Lemieux — mais ça ne marchait pas. Sans doute parce que j'inscrivais des noms comme Chicoutimi et Chibougamo sous mes dessins — pour un Français ça fait bien sauvage — les gens m'appelaient le "Canadien".

Le chœur: Comme Félix Leclerc.

Germain — L'été c'était drôle de faire des craies mais l'hiver c'était très pénible. Surtout sur le Pont des Arts. Pendant un an, j'ai vécu dans un hôpital à Bichat où on m'avait engagé pour faire la décoration de la salle de garde. Logé, nourri, un \$20.00 de temps en temps, le champagne et les petites vues une fois par mois, j'étais aux oiseaux. A l'automne 1966, je suis rentré à Montréal après avoir passé cinq mois sur la Costa Brava en Espagne.

LA CHANSON DU DEMORÇAGE

par Michel GARNEAU

Mes aurores, mes enfants martyrs, mes lumières de ma ville, je vous salue.

Quand on commence un film avant les titres, c'est une amorce. N'est-ce pas. Quand le sergent BOUM, fidèle serviteur de la reine de Terre d'Angles, se penche sur le paquet de DYNAMISME (Gaétan Barette, Téléjournal, 6 mars) et retire délicatement le détonateur, il en fait le désamorçage. La bombe devient (physiquement) inoffensive.

Mais à désamorçage, je préfère infiniment le mot qu'a donné au Québec (TV, 5 mars) le célèbre néologiste Jean-Police Gilbert, c'est-à-dire: DEMORÇAGE.

On démorçe beaucoup ici. On aime bien l'inoffensif.

J'ai connu quelqu'un qui, pour garder un ours en cage, lui avait fait arracher les griffes. Cette personne était RICHE.

Mais dans cet étrange pays, où, après que le Père Ubu eût universellement propagé son décervelage, notre Tonton Gilbert vient de nous donner le DEMORÇAGE, (puisque les grands esprits se rencontrent), comment devenir, comment demeurer un homme amorcé-homme bombe-poète.

Et si vous croyez que je ne parle pas de Cinéma, essayez de faire! Essayez de faire passer! Essayer de faire et de faire passer un film québécois AMORCE! (Voir: National Film Board, French Section. Plus démorcé que ça, y'a juste: "Un lièvre sans os qui dort dans un pâté". (Saint-Amant 1594-1661). Comment retenir en soi une vie d'homme amorcé-bombe-poète. (Tout le cinéma qui ait dit quelque chose est poétique. Keaton, Renoir, Bergman). Mais ici, l'époque n'est pas poème. C'est le temps pitoyable du démorçage. Seuls nos comiques ont le droit de parler de notre tragédie. Clémence, Lévesque (Raymond), Deschamps. Ou de l'être. Latulippe. Tragique. Et Charlebois la rejoindra un jour sa femeuse Californie où les hippies ne pépient plus à califourchon sur le désengagement parce que les hippies sont partis, n'a pus hippies, Wobert, n'a pus, San Francisco est grise d'un désespoir tranquille sous le règne de Fils de Rien (NIX-SON) et si Louise finit par se faire SOPOTisée, si Pauline crie dans le désert à dos de Pelletier, rirons-nous encore longtemps, avec nos rires d'orphelins, de notre propre tragédie. Jusqu'où peut aller le démorçage. Est-ce que ça peut vraiment confiner au suicide. Oui. Le goût de perdre. Oui. Le désir de la défaite, c'est notre démesure à nous.

Démorçage: Les poètes partent en guerre contre la mort et ses mots, se faisant ainsi Parfaits Perdants mais c'est le genre de clowneries qu'on laisse volontiers au poète; ce qu'on lui défend, c'est la vie.



Un rêve qui ne s'est pas encore réalisé...

Le chœur: Il est revenu dans le Québec.

Germain — Et pendant huit mois, j'ai travaillé à l'Expo, à la réalisation de deux des salles du Pavillon de l'Homme et la Cité, **Citérama et la Cité des solitudes**. En même temps, j'ai fait le décor d'une pièce de Robert Gurik, **Api**, pour l'Egrégore. Jacques Languirand qui du temps où je travaillais pour lui à l'Expo me congédiait à tous les mois, m'a confié la responsabilité de toute la décoration du Centre culturel du Vieux Montréal. Depuis la fermeture du Centre, j'ai fait les décors du **Chemin du Roy, de Loranger-Levac** (à l'Egrégore), ceux de **l'Osstidcho**, ceux du **Tigre** et des **Dactylos** de Schisgal (au Quat'sous), le dispositif pour **Double Jeu** de Loranger (à la Comédie) et les décors de **Vive l'Empereur** de Jean Morin (au Quat'sous). Je suis dans le théâtre jusqu'au cou et au fond, c'est ce qui m'intéresse.

Malraux vient d'acheter deux de mes toiles pour le Musée d'Art moderne de la ville de Paris. Depuis mon retour, il y a deux ans et demi, je n'ai rien fait en peinture. J'ai tout laissé tomber. J'aime peut-être trop la peinture pour l'aborder par la bande. D'ailleurs, je ne dissocie pas ce que je fais au théâtre de ce que j'ai fait en peinture.

Le théâtre m'offre un espace où je pose des jalons qui me sont donnés par les sculpteurs et les peintres actuels, américains et anglais. Je trouverais ça mesquin et idiot d'éliminer le théâtre au profit de la peinture. Je n'y vois aucune dualité. L'un complète l'autre. Avec le résultat que dans ma **gang**, je me retrouve tout seul. Parce que ceux de ma **gang**, les peintres et les sculpteurs, ils ont des idées révolutionnaires, il veulent tout transformer, supprimer les textes et faire des shows dans des usines ou des garages. Sans rien connaître du théâtre. Très souvent, ils n'en ont même jamais vu. Ils découvriront peut-être que la magie du théâtre n'est pas à la portée de tout le monde.

Le chœur — Vive la MAGIE!

(Il termine la pièce par une chanson de contestation).

La complainte de l'abondance

Tu sais pas ce qu'ils foutent en l'air
Des toiles de fond, des accessoires, des costumes.
On récupère rien, on fout tout aux ordures
On ne fait même pas l'effort de les donner
Ça va plus vite de tout foutre en l'air
C'est ça le régime de l'abondance.

Jean-Claude GERMAIN

